



**Chitra Banerjee  
DIVAKARUNI**

L'Histoire la plus incroyable  
de votre vie



*Picquier poche* Extrait de la publication



**Chitra Banerjee DIVAKARUNI**

*L'Histoire la plus  
incroyable de votre vie*

Traduit de l'anglais (Inde)  
par Mélanie Basnel



---

*Éditions  
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*Le Palais des illusions*  
*La Reine des rêves*  
*Les Erreurs inconnues de nos vies*  
*Mariage arrangé*  
*La Maîtresse des épices*

En Picquier jeunesse :  
*La Confrérie de la Conque*  
*1. Le Porteur de Conque*  
*2. Le Miroir du feu et des rêves*  
*3. Le Pays des ombres*

Titre original : *One Amazing Thing*

- © 2010, Chitra Banerjee Divakaruni
- © 2011, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction en langue française
- © 2013, Editions Philippe Picquier  
pour l'édition de poche

Mas de Vert  
B.P. 20150  
13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*En couverture* : © Debasish Dutta

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Mise en page* : M.-C. Raguin, [www.adlitteram-corrections.fr](http://www.adlitteram-corrections.fr)

ISBN : 978-2-8097-0918-6

ISSN : 1251-6007

*Nous créons des histoires et  
les histoires nous créent. C'est  
un cycle.*

Chinua ACHEBE

*Si personne ne vous connaît,  
alors vous n'êtes personne.*

Dan CHAON



Quand le premier tremblement secoua la salle d'attente du bureau de délivrance des visas, au sous-sol du consulat indien, personne n'eut la moindre réaction. Submergées par les regrets, l'espoir ou l'excitation (comme tous ceux qui se préparent à un grand voyage), la majorité des personnes présentes mirent ça sur le dos du métro aérien. Les autres pensèrent que, sur le trottoir extérieur barré de tous côtés par des bandeaux orange fluorescents – au point qu'entrer dans le bâtiment était un véritable exploit physique –, l'équipe d'ouvriers avait dû remettre les marteaux-piqueurs en marche. Uma Sinha regarda une écaille de plâtre tomber lentement du plafond, en une danse paresseuse, jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans le feuillage d'un vert presque irréel de la plante qui occupait le coin de la pièce. Elle la regardait, mais en réalité elle ne la voyait même pas, trop occupée qu'elle était à réfléchir à la question qui la taraudait depuis déjà plusieurs semaines : est-ce que son petit ami Ramon (qui ne savait même pas où elle se trouvait en ce

moment) l'aimait plus qu'elle ne l'aimait, et (si ses soupçons se révélaiient fondés) est-ce que c'était une bonne chose ?

D'un geste brusque, Uma referma son exemplaire de Chaucer, qu'elle avait apporté avec elle pour compenser le cours de littérature médiévale qu'elle était en train de rater. Ces dernières heures, elle n'avait avancé que d'une page et demie dans sa lecture du *Conte de la Bourgeoise de Bath*. La joyeuse bourgeoise à la cuisse légère était pourtant un de ses personnages préférés. Elle revint à la réalité : la salle d'attente du bureau de délivrance des visas, avec ses allées et venues, ses appels lancés aux gens plus chanceux qu'elle pour qu'ils aillent au guichet, non, ce n'était vraiment pas le lieu idéal pour étudier. Uma capitula de mauvaise grâce – selon elle, l'être humain devait toujours tenter de relever les défis lancés par les contingences – et fixa la jeune femme postée derrière l'hygiaphone du guichet. L'employée portait un sari bleu électrique, ses cheveux étaient rassemblés en un petit chignon serré haut sur la nuque et un gros point rouge tracé avec soin trônait fièrement au milieu de son front. Elle ignorait superbement Uma, comme le font souvent les gens face à ceux dont ils contrôlent le pitoyable destin.

Uma n'avait aucune confiance en cette femme. Quand elle était arrivée ce matin, persuadée d'avoir rendez-vous à neuf heures précises avec le fonctionnaire chargé des visas, elle avait trouvé

plusieurs personnes dans la salle d'attente, toutes convaincues d'avoir rendez-vous à la même heure. Et quand elle avait interrogé la jeune femme du guichet, cette dernière s'était contentée de hausser les épaules et de pointer du doigt la pile de dossiers sur laquelle Uma devait poser sa demande de visa. « Les clients sont appelés dans l'ordre d'arrivée pour un entretien avec la personne chargée des visas », avait-elle dit à Uma d'un ton méprisant. Elle avait ensuite désigné du menton le bureau qui jouxtait la salle d'attente. Sur le verre opaque de la porte, on pouvait lire *M. V. K. S. Mangalam* marqué au pochoir en lettres arrondies. En tendant le cou, Uma avait vu que le bureau ouvrait également, par une deuxième porte en bois simple, sur la zone réservée aux employés : le guichet et, juste derrière, des bureaux devant lesquels deux femmes triaient des piles de documents d'apparence officielle pour en faire d'autres piles et parfois y apposer un tampon. La jeune femme du guichet avait pincé les lèvres – elle devait trouver Uma trop curieuse – et lui avait froidement conseillé de s'asseoir tant qu'il y avait encore des chaises disponibles.

Uma s'était assise. Elle n'avait pas vraiment le choix. Mais elle était bien décidée à garder un œil sur la femme du guichet, qui semblait tout à fait capable de mélanger les demandes de visa quand personne ne la regardait, dans le seul but de tromper son ennui profond.

Il était maintenant trois heures de l'après-midi. Quelques minutes plus tôt, les femmes qui travaillaient derrière les bureaux étaient parties en pause. Elles avaient proposé à la jeune femme en sari bleu de les accompagner, mais celle-ci avait refusé, disant qu'elle prendrait sa pause plus tard, et elles avaient disparu dans un nuage de chuchotements et de rires que leur collègue avait totalement ignorés. Il restait quatre groupes de personnes dans la salle d'attente, en dehors d'Uma. Dans le coin le plus éloigné, une vieille femme asiatique vêtue d'une tunique traditionnelle était assise à côté d'une adolescente agitée et renfrognée qui devait avoir dans les treize ou quatorze ans et aurait sûrement dû être en cours. Elle avait les cheveux coiffés en crête, portait du rouge à lèvres noir et des vêtements de la même couleur. Est-ce que, de nos jours, ils autorisaient les élèves à aller en cours dans ce genre de tenue ? se demanda Uma. Elle se sentit soudain vieux jeu. De temps à autre, la grand-mère et sa petite-fille se disputaient avec des chuchotements nerveux qu'Uma aurait bien aimé comprendre. Elle était curieuse des secrets des autres, et ce depuis sa plus tendre enfance. Quand elle prenait l'avion, elle choisissait toujours le siège côté hublot, pour pouvoir, pendant le décollage et l'atterrissage, observer les minuscules maisons tout en bas et imaginer les vies de ceux

qui les habitaient. Et voilà qu'elle imaginait maintenant ce dialogue qu'elle ne comprenait pas.

— *J'ai manqué un contrôle important aujourd'hui à cause de ton stupide rendez-vous. Si je foire mon algèbre cette année, ce sera ta faute – tout ça parce que tu avais la frousse de prendre le bus toute seule pour venir ici.*

— *C'est de ma faute peut-être, si tu ne t'es pas levée à l'heure six fois dans le mois et si tu as raté tes cours du matin, jeune demoiselle ? Et tes pauvres parents qui s'épuisent au travail pour toi et qui pensent que tu travailles dur, toi aussi ! Peut-être que je devrais leur dire ce qui se passe à la maison pendant qu'ils se tuent à la tâche...*

À côté d'elles était installé un couple qui devait avoir une dizaine d'années de plus que les parents d'Uma et dont les vêtements laissaient deviner un niveau social élevé : Monsieur portait une veste en laine sombre et des chaussures italiennes, Madame un pull en cachemire et une jupe plissée bleu marine qui lui arrivait aux chevilles. Il feuilletait le *Wall Street Journal*, pendant qu'elle tricotait une chose marron indéfinissable. Il était déjà sorti de la pièce à deux reprises – sûrement pour fumer une cigarette, s'était dit Uma. Et lorsque, de temps à autre, elle levait le nez de son livre pour jeter un œil autour d'elle, elle le voyait toujours qui regardait fixement son épouse. Elle était incapable de déchiffrer l'expression de son visage.

Était-ce de l'anxiété ? de l'agacement ? Elle crut même une fois y lire de la peur. Ou peut-être de l'espoir, l'envers de la peur. La seule fois où elle les avait entendus discuter entre eux, c'est quand il lui avait demandé ce qu'elle voulait qu'il lui achète chez le traiteur du coin de la rue.

— Je n'ai pas faim, avait-elle répondu du ton qu'elle aurait employé pour dire « laisse-moi tranquille ».

— Il faut que tu manges. Tu dois prendre des forces, pour le long voyage qui nous attend.

Elle avait tricoté un rang de plus avant de répondre :

— Prends ce que tu veux, alors.

Après son départ, elle avait posé son tricot et fixé intensément ses mains.

À la gauche d'Uma était assis un jeune homme qui devait avoir dans les vingt-cinq ans, il avait l'air d'un Indien mais sa peau était aussi claire que dans les tribus des montagnes. Il arborait des lunettes noires, un air revêché et ce genre de barbe qui, ces dernières années, vous valait d'être tiré hors de la file à l'aéroport et fouillé de près. De l'autre côté, un Afro-Américain dégingandé était installé sur un fauteuil. Il semblait avoir la cinquantaine, mais Uma n'était pas très sûre. Sa tête rasée, ses pommettes saillantes et l'aspect ascétique de son visage lui donnaient un air de moine sans âge, même si l'effet était quelque peu gâché par les petits diamants qui brillaient à ses oreilles. Quand

l'estomac d'Uma avait émis un grognement embarrassant quelques heures plus tôt (persuadée d'avoir rendez-vous à neuf heures, elle n'avait rien apporté de plus nourrissant qu'un petit pain et une pomme), il avait fouillé dans son grand sac à dos et lui avait proposé une barre de céréales d'un air très solennel.

Il n'était pas rare, dans cette ville, de trouver des gens d'origines différentes réunis en un même lieu. Pourtant, Uma avait l'impression d'assister à un mini-sommet des Nations unies. Qu'est-ce que tous ces gens avaient prévu d'aller faire en Inde ?

Uma allait en Inde parce que ses parents étaient devenus fous. Ils étaient venus s'installer aux Etats-Unis vingt ans plus tôt, alors tout jeunes diplômés. Uma n'était encore qu'une enfant. Ses parents adoraient leur travail et s'y plongeaient avec délices pendant la semaine. Ils fêtaient les week-ends avec tout autant d'enthousiasme ; ils en profitaient pour se rassembler (entre les matchs de football, les réunions de scouts et les cours de *bharata natyam*<sup>1</sup> d'Uma) avec d'autres familles indiennes de la banlieue. Ils concoctaient des repas sophistiqués et schizophréniques (du poisson à la moutarde et des gourdes amères frites pour les parents ; des spaghettis aux boulettes de viande

---

1. Forme de danse classique indienne.

et de la tarte aux pêches pour les enfants) et déplo-  
raient la corruption des politiciens indiens. Ces  
dernières années, ils avaient parlé de déménager  
à San Diego pour passer leur retraite au bord de  
l'océan (le temps y est si agréable, ce serait parfait  
pour nos vieux os). Puis, dans une brutale volte-  
face, qu'Uma avait trouvée des plus imprudentes,  
sa mère était partie en préretraite et son père avait  
démissionné de son poste d'administrateur en chef  
dans une entreprise d'informatique pour accepter  
un poste de consultant en Inde. Tous deux, sans  
le moindre scrupule, avaient décidé de mettre leur  
maison en location (celle où Uma avait grandi !)  
et étaient repartis s'installer dans leur ville natale,  
Calcutta.

— Mais pendant toutes ces années, vous n'avez  
cessé de dire que Calcutta était une ville horrible !  
s'était exclamée Uma, abasourdie, quand ils  
l'avaient appelée pour l'informer de leur décision.

Au-delà de son inquiétude pour leur bien-être,  
elle se sentait vexée de n'avoir pas été consultée.

— La chaleur, la saleté, le bruit, les bus bondés,  
les mendiants, la corruption, la diarrhée, l'hypo-  
crisie, les rues pleines d'ordures qui ne sont jamais  
ramassées. Comment est-ce que vous allez supporter  
tout ça ?

Ce à quoi sa mère avait répondu, d'un ton trop  
allègre pour être honnête :

— Mais ma chérie, tout ça a changé. L'Inde est  
différente aujourd'hui, l'Inde rayonne !

Et c'était peut-être vrai, puisque ses parents s'étaient coulés sans effort dans leur nouvelle vie, dans leur nouvel appartement climatisé avec toit-terrasse, entourés de leur armée de domestiques qui s'occupaient de toutes les tâches possibles et imaginables. (Je n'ai pas lavé une seule assiette depuis que je suis ici ! s'était extasiée sa mère au téléphone.) Un chauffeur conduisait son père au travail tous les matins. (Je ne travaille que de dix à seize heures, avait-il ajouté fièrement depuis le deuxième téléphone de l'appartement). Le chauffeur retournait ensuite chercher sa mère pour l'emmener faire les magasins, rendre visite à ses amies d'enfance, se faire faire une pédicure ou (avant qu'Uma ne l'accuse d'être totalement frivole) œuvrer comme bénévole dans une association qui s'occupait d'instruire les enfants des bidonvilles. Le soir, ils assistaient à des concerts de *Rabindra sangeet*<sup>1</sup>, regardaient des films sur des écrans gigantesques, dans des cinémas aussi majestueux que des palais, se promenaient main dans la main (ce genre de privauté était désormais accepté dans la nouvelle Inde rayonnante) au bord du lac où ils se retrouvaient en secret à l'époque où ils étaient étudiants, ou se rendaient au club de leur quartier pour boire un verre et jouer au bridge. Ils étaient de sortie tous les week-ends et parfois même en

---

1. Style musical inventé par Rabindranath Tagore, mélange de musiques indiennes traditionnelle et classique.

semaine. Ils passaient leurs vacances d'hiver à Kulu Manali, et celles d'été à Goa.

Uma était heureuse pour ses parents, même si elle ne pouvait s'empêcher de désapprouver leur nouveau mode de vie hédoniste. (Mais comment aurait-elle pu s'y opposer, alors que c'était beaucoup mieux que tout ce qu'elle voyait autour d'elle : des couples qui se désintéressaient l'un de l'autre, s'engluaient dans une routine inexorable ou finissaient par se séparer ?) Était-ce parce qu'elle se sentait exclue de leur vie ? Ou bien parce que sa vie d'étudiante dont elle était si fière – entre les festivals de films d'horreur, les cafés où les discussions intellectuelles s'étiraient jusqu'au bout de la nuit, les librairies cavernueuses où l'on pouvait à tout moment croiser un prix Nobel – lui apparaissait soudain, par comparaison, plus terne que la leur ? Elle préféra ne rien dire et attendre, rongée par l'inquiétude et l'impatience, que cette lune de miel en Inde touche à sa fin, que la désillusion et la discorde s'installent. Une année passa. Sa mère était toujours aussi enthousiaste, malgré les problèmes qu'elle devait forcément rencontrer. Qui n'en a pas ? (Mais pourquoi les cachait-elle à Uma ?) De temps à autre, elle demandait à sa fille de venir les voir en Inde.

— Nous irons à Agra voir le Taj Mahal tous les trois, disait-elle. Nous attendons que tu sois là pour y aller.

Ou encore :

— Je connais le meilleur spa ayurvédique de la ville. Ils font des massages à l’huile de sésame absolument incroyables.

Dans une de leurs dernières conversations, elle lui avait répété deux fois de suite :

— Tu nous manques. Pourquoi ne viendrais-tu pas nous voir ? Nous t’enverrons un billet d’avion.

Il y avait quelque chose de plaintif dans sa voix, quelque chose qui frappa Uma au niveau de la poitrine, juste en dessous des côtes. Ses parents lui manquaient aussi. Elle qui avait toujours détesté faire du tourisme fut prise d’une envie soudaine d’aller voir le Taj Mahal.

— Je viendrai pour les vacances d’hiver, promit-elle sans réfléchir.

— Combien de temps ?

— Six semaines.

— Six semaines ! Formidable ! répondit sa mère, qui avait retrouvé son enthousiasme. Ça devrait nous laisser assez de temps... N’oublie pas qu’il va te falloir un nouveau visa – ça fait des années que tu n’es pas venue en Inde. Ne leur envoie pas ton passeport par la poste, ça va prendre un temps fou. Va chercher ton visa directement au consulat. Tu devras sûrement attendre un peu, mais au moins tu l’auras le jour même.

Ce n’est qu’après avoir raccroché qu’Uma s’aperçut qu’elle avait oublié de demander à sa mère ce qu’elle voulait dire par *Ça devrait nous laisser assez de temps...* Elle s’aperçut également

que Ramon, son petit ami que ses parents connaissaient bien et avaient toujours traité avec bienveillance (son père lui avait même attribué un surnom indien, Ramu), n'avait pas été invité.

Elle aurait pu laisser tomber – après tout, les billets pour l'Inde étaient chers – s'il n'y avait eu cette autre conversation, au cours de laquelle Uma avait dit :

— Vous avez bien fait de ne pas vendre la maison. Comme ça, si jamais les choses ne se passent pas comme prévu, vous pourrez toujours revenir.

Ce à quoi sa mère avait répondu :

— Oh non, ma chérie. Nous sommes très bien en Inde... Nous savions que nous y serions bien. La maison est pour toi, au cas où...

Mais elle s'était interrompue en plein milieu de sa phrase et avait changé de sujet, comme si elle avait été sur le point d'annoncer quelque chose puis s'était rétractée, sentant que sa fille n'était pas prête à l'entendre.

Quelques minutes avant le deuxième tremblement, Uma fut prise d'une envie subite de voir le soleil. Le léger brouillard qui drapait encore le haut des gratte-ciel de la ville quand elle était arrivée ce matin s'était-il enfin levé ? Si oui, le ciel devait être aussi limpide qu'un torrent de montagne ; si non, il devait scintiller comme les écailles d'un poisson. Brusquement, Uma ressentit le besoin

irrépressible de savoir. Elle se demanderait plus tard d'où lui était venue cette envie qui l'avait fait se lever de sa chaise et bondir sur ses pieds. Était-ce l'instinct, le même que celui qui fait grogner et gémir les animaux d'un zoo pendant des heures avant que les catastrophes naturelles se produisent ? Elle mit son sac à l'épaule et se dirigea vers la porte. Quelques secondes de plus et elle l'aurait poussée, aurait couru dans le couloir et grimpé les escaliers quatre à quatre pour satisfaire le désir qui gonflait en elle. Elle aurait été dehors, les yeux levés vers le léger crachin qui commençait à tomber, et l'histoire aurait été différente.

Mais à l'instant où elle se tournait pour partir, la porte du bureau de M. Mangalam s'ouvrit. Un homme en sortit précipitamment, brandissant son passeport d'un air victorieux, et passa à côté d'Uma. La jeune femme en sari bleu s'empara du tas de demandes de visa et disparut dans le bureau de M. Mangalam par la porte qui donnait derrière le guichet. Elle faisait ça à peu près toutes les heures. Pourquoi ? se demanda Uma, agacée. Tout ce que cette femme avait à faire, c'était appeler le nom suivant dans la pile de demandes. Uma avait peu d'espoir que ce soit le sien, mais elle attendit quand même, au cas où.

C'était le moment idéal pour appeler Ramon. Avec un peu de chance, elle réussirait à le joindre pendant qu'il traversait la place de l'Union des Etudiants, après son cours, et se frayait un chemin

parmi les joueurs de *djembé*, les vendeurs de *dim sum*<sup>1</sup> et les annonceurs de fin du monde. Une fois arrivé au laboratoire de recherche, il éteindrait son téléphone pour ne pas être dérangé. Ramon était passionné par son travail. De temps à autre, quand il se rendait dans son laboratoire en pleine nuit pour suivre l'évolution d'une expérience, il arrivait qu'Uma l'accompagne, dans le seul but de le regarder et d'apprécier la quiétude qui s'emparait de tout son corps pendant qu'il faisait des tests, prenait des notes et des mesures. Parfois, Ramon oubliait même qu'elle était là. C'était dans ces moments-là qu'elle l'aimait le plus. Si elle parvenait à le joindre, là, tout de suite, c'est exactement ce qu'elle lui dirait.

Mais le téléphone refusait de coopérer. *Pas de réseau* s'affichait en lettres lumineuses sur le petit écran carré.

L'homme qui portait des diamants aux oreilles jeta un œil par-dessus son épaule et lui adressa une grimace de sympathie.

— Mon téléphone ne marche pas non plus, lui dit-il. C'est le même problème dans tous les bâtiments du centre-ville. Peut-être qu'en déambulant dans la pièce, vous trouverez un coin où ça fonctionne.

Le téléphone collé à l'oreille, Uma fit quelques pas en avant, sans grand espoir.

---

1. Raviolis à la vapeur salés ou sucrés, consommés à tout moment de la journée.

Mais se dégourdir un peu les jambes lui fit du bien. Elle regarda la femme du guichet sortir du bureau de M. Mangalam en secouant les plis de son sari, le visage déformé par une sorte de rictus, comme si elle venait de mordre dans un fruit amer. Uma, peu charitable, espérait que M. Mangalam lui avait vertement reproché d'imposer cette attente interminable à tous ces pauvres gens. Le téléphone émit un léger grésillement contre son oreille. Avant qu'elle n'ait pu vérifier s'il fonctionnait, un nouveau tremblement remonta du ventre de la terre. Cette fois-ci, personne ne se méprit sur son origine. C'était comme si un géant avait collé sa bouche contre les fondations du bâtiment et poussé un énorme rugissement. Le plancher se déforma et Uma perdit l'équilibre et tomba. Le géant prit le bâtiment entre ses deux mains et le secoua. Une chaise traversa la pièce jusqu'à Uma. Elle leva le bras pour se protéger. La chaise heurta brutalement son poignet et une douleur pire que tout ce qu'elle avait connu irradia dans tout son bras. Des gens hurlaient. Uma vit des pieds courir à toute vitesse, puis revenir dans l'autre sens. Elle essaya de se glisser sous une chaise, comme on lui avait appris à le faire des années plus tôt à l'école primaire, mais seules sa tête et ses épaules rentraient. Elle avait toujours son portable vissé à l'oreille. Est-ce qu'elle entendait vraiment la voix de Ramon lui dire de laisser un message, ou bien n'était-ce que son besoin de l'entendre ?

Au-dessus d'elle, le plafond s'effondra en répandant un nuage de plâtre. Les poutres se brisèrent dans un bruit d'os géants qui se cassaient net. Un néon vola en éclats. Pendant une seconde, avant que l'électricité ne soit coupée, elle vit les filaments de l'ampoule nue continuer à briller. Les décombres tombèrent, dans le noir, et lui recouvrirent les jambes. Son bras la faisait terriblement souffrir. Elle le blottit contre sa poitrine. (Un geste inutile, puisqu'elle allait sûrement mourir dans les minutes à venir). Est-ce que c'était bien un bruit d'eau qu'elle entendait ? Est-ce que le sous-sol où ils se trouvaient allait être inondé ? Elle crut entendre un bip, le répondeur attendait son message. *Ramon*, cria-t-elle, la bouche pleine de poussière. Elle pensa à ses longs doigts méticuleux, qui pouvaient réparer tout ce qu'elle cassait. Elle pensa aux petits grains de beauté sur son torse, juste au-dessus de son téton gauche. Elle voulait dire quelque chose d'important, de réconfortant, quelque chose de beau pour qu'il se souvienne d'elle. Mais rien ne lui vint, et son téléphone s'éteignit.